

ETC



L'estampe, les sillons du vide

Biennale internationale d'estampe contemporaine de Trois-Rivières, 2^e édition, Maison de culture de Trois-Rivières, Galerie d'art du parc de Trois-Rivières, Maison Hertel-de-la-Fresnière. 14 juin - 2 septembre 2001

Christine Palmiéri

Number 57, March–April–May 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/35274ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (print)

1923-3205 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Palmiéri, C. (2002). Review of [L'estampe, les sillons du vide / Biennale internationale d'estampe contemporaine de Trois-Rivières, 2^e édition, Maison de culture de Trois-Rivières, Galerie d'art du parc de Trois-Rivières, Maison Hertel-de-la-Fresnière. 14 juin - 2 septembre 2001]. *ETC*, (57), 61–63.



Davida Kidd, *Plastic Eye miracle*, 1999. Photogravure, aquatinte, relief; 63 x 76 cm.

ACTUALITÉS/EXPOSITIONS

Trois-Rivières

L'ESTAMPE, LES SILLONS DU VIDE

Biennale internationale d'estampe contemporaine de Trois-Rivières, 2^e édition, Maison de culture de Trois-Rivières, Galerie d'art du parc de Trois-Rivières, Maison Hertel-de-la-Fresnière. 14 juin – 2 septembre 2001

« P »rôner la diversité, clamer le plaisir de la différence », tels sont les buts et les enjeux de cette deuxième édition de la Biennale internationale d'estampe contemporaine de Trois-Rivières, organisée par Louise Desaulniers. Sous la thématique « *jeunes mordus* » l'exposition, qui réunit des artistes uniquement de la relève, se déploie de la Maison de culture et la galerie d'art du parc de Trois-Rivières à la Maison Hertel-de-la-Fresnière.

Dans cette ère d'informatisation et de globalisation, où l'individu se fond dans l'inter et le multi-culturalisme, certains artistes continuent d'explorer, de façon singulière, le langage graphique, en investissant les sphères du social, du politique, de l'individuel et de l'organique dans un contexte tout à fait actuel. C'est d'ailleurs ce que nous a prouvé le Musée des beaux-arts de Montréal avec l'exposition Goya et Piranese, en présentant des gravures des frères Chapman. Alors que depuis déjà plusieurs décennies les robots et les ordinateurs se sont substitués aux travaux manuels, on est à même de se demander comment des techniques aussi anciennes et exigeantes que celles de l'estampe

ont un tel attrait sur les artistes de toutes les générations, alors que s'offre à eux une panoplie de technologies nouvelles. Peut-être est-ce justement l'aspect manuel de la pratique et le côté organique de l'encre et des papiers naturels ainsi que l'idée même de l'empreinte, de la trace qui répond à un besoin, à un plaisir que les artistes ne sont pas prêts d'abandonner ou d'occulter.

N'oublions pas que l'une des premières manifestations d'empreinte graphique est celle du Saint Suaire – portrait du Christ, sur une étoffe de coton, imprimé de matière impure, boue ou sang, sous la pression des doigts dérobant au visage ses traits, son expression, son image – qui interpelle toujours les artistes dans une sorte de motivation originaire. Le travail du graveur refait à chaque fois ce geste, à l'aide d'une presse qui déloge l'encre des cavités ou des réserves pour capturer des traces. L'image donnée à voir est autant la trace de cette pression que celle du dessin en creux, car l'artiste creuse de ses propres mains la laque durcie qui recouvre les plaques de cuivre, les planches de bois ou les dalles de linoléum. Le graveur trace des sillons et des ombres pour faire jaillir la lumière en faisant couler l'encre dans les cavités, les barbes et les

espaces de rétention prévus pour elle. Contrairement à la peinture, qui généralement procède par addition de couches, dans le travail d'impression, l'encre inonde les surfaces que l'on essuie, ne conservant que les résidus qui pénètrent dans les fentes ou bien encore s'agrippent aux plages huileuses.

Et c'est précisément ce qui retient notre attention ici, l'image est celle du creux, du vide imaginé par l'artiste. Le graveur est avant tout un magicien qui crée des images par le vide. C'est un artiste du vide qui contraint son élan créateur à une périlleuse aventure où la rigueur et la concentration sont essentielles, où les accidents sont récupérés et utilisés avec l'acuité nécessaire, qui ravive inmanquablement la pratique.

Une esthétique du chaos

Ainsi, cette exposition qui réunit plus de trois cent estampes réalisées par une cinquantaine d'artistes rend compte des multiples possibilités qu'offrent les médiums graphiques, sans cesse renouvelés par de nouvelles approches. Certains artistes intègrent dans leur processus d'élaboration de la photo travaillée numériquement. Ils nous donnent à voir des œuvres de facture hybride. C'est le cas de Debbie Yu-Chun Lin, qui thématise la mémoire et ses multiples manifestations, créant des identités poreuses par la représentation de radiographies de poupons dans lesquelles sont superposés des visages, des empreintes digitales et autres, mais aussi des alignements de têtes sans corps ou de corps sans tête, exprimant la dichotomie entre les relents mnésiques du corps et les souvenirs toujours vivaces dans la conscience. Davida Kidd, quant à elle, réalise des œuvres aux procédés multiples, où la photogravure et l'aquatinte, ou l'eau-forte et la photocopie fusionnent. Elle crée des univers anachroniques tant par les effets obtenus que par les thématiques hybrides où les drames comme le meurtre, le suicide et l'exécution côtoient le burlesque des fous du roi. Ces rapprochements paradoxaux se retrouvent dans les œuvres de Thierry Wesel, qui utilise la photographie, l'infographie et la sérigraphie, entre autres, pour tourner en dérision l'urbanité chaotique qui nous entoure. Intégrant de la gravure sur linoléum à la sérigraphie, Brian Johnson questionne l'angoisse, la solitude urbaine, les problèmes d'identification sexuelle en s'inspirant de la bande dessinée et des images télévisuelles. Karen Dugas explore des états d'âme tourmentés dans des eaux-fortes réalisées à partir de collages photographiques où des effets de contrastes violents semblent dévorer des corps féminins. Toujours dans l'expression du chaos et du burlesque, René Donais *anamorphise* le bien et le mal en explorant les jeux du théâtre optique et de l'image cinématique par l'entremise d'un anorthoscope, appareil muni d'un disque qui par rotation permet de redresser l'image qui demeurerait illisible autrement. Il fait ainsi danser

des crânes et combattre des cœurs entre le bien et le mal parmi des écorchés et des bêtes mythologiques, selon une technique traditionnelle d'eau-forte et de vernis mou qu'il maîtrise parfaitement. Utilisant cette fois l'eau-forte et l'aquatinte, Tomoya Uchida, grand prix de cette biennale, trace des *poèmes cosmiques*, des rêves flottants, sortes de vaisseaux spatiaux organiques, d'îles aux architectures improbables, entourées de fils de barbelé. Ces planètes aux trouées inquiétantes semblent s'éparpiller dans l'espace au lendemain du chaos. Alors que les eaux-fortes de Rolandas Rinkunas, sous forme de *poster-table*, et intitulées *Be firm*, appellent à l'ordre avec leurs cuirasses, leurs casques et leurs médailles, dans un travail où les masses noires aux contours précis s'opposent à la graphie d'une ligne échevelée.

Certains artistes privilégient des univers où le passage de l'ombre à la lumière dramatise la nature, le corps et les émotions : Michiko Suzuki, travaillant l'intaglio, le relief et la pointe sèche, Malgorzata Zurakoviska, Masata Kuroyanagi et Christine Ravaux, la mezzotinte, Magnus Hedman, l'aquatinte, Fuki Hanada, l'eau-forte, l'aquatinte et la pointe sèche.

Ce qui ressort de cette exposition, où l'on rencontre toutes les techniques de l'estampe, des plus traditionnelles aux plus exploratoires, c'est l'adéquation parfaite entre le médium et la thématique proposée, bien que les recoupements soient nombreux et les techniques multiples. L'anachronisme du à l'hybridité des genres, entre un dessin renvoyant aux gravures du moyen âge, comme chez Oleg Denisenko, et le travail de photogravure de Debbie Yu-Chun Lin, témoigne d'une réalité esthétique tout à fait actuelle où la fascination, l'horreur et le ludique se côtoient.

Cette deuxième édition de la Biennale, où les artistes ont répondu en grand nombre à travers le monde, prouve que le goût de la matière, de l'organique et du *faire* n'est pas prêt de disparaître et que, malgré l'engouement pour l'informatique, la passion pour l'estampe anime autant les créateurs que les collectionneurs, qui voient peut-être sur le papier *la double empreinte de l'encre et de l'auteur*, comme l'écrit Louise Desaulniers, évoquant aussi *l'émerveillement devant la répétition* que permettent les techniques d'estampe. L'esthétique du multiple, en effet, au lieu de produire l'ennui, se présente comme une répétition de l'événementialité, c'est-à-dire de la création, chaque multiple, mais portant en elle un temps unique, la différence trouvant son fondement dans la répétition. Ainsi, au plaisir du *faire* s'ajoutera le désir de créer et de recréer le différent dans le même, donnant à voir les strates d'un processus qui consiste à imprimer les sillons du vide.

CHRISTINE PALMIÉRI



Debbie Yu-Chun Lin, *March* 1995, 1998. Photogravure; 100 x 73 cm.